L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 16 juin 1908.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	78	26
Midi.....	86	30
3 P. M.....	88	31
6 P. M.....	86	30

Révolution dans le Maroc.

La révolution s'étend chaque jour dans le Maroc, et si les rebelles font pendant quelque temps encore des progrès aussi considérables, qu'en ces derniers jours, le sultan régnant Abd-El-Aziz, qui est le souverain reconnu par les puissances, n'aura plus de sujets et devra s'exiler, à moins qu'il ne préfère tomber les armes à la main dans un dernier effort contre son frère victorieux avec les rares soldats qui lui resteront fidèles, s'il lui en reste. Car devant la marche envahissante des forces de Moulaï Hafid les troupes du sultan se mutinent et se joignent à celles qu'elles devraient combattre.

Ces jours derniers, quatre mille hommes de l'armée d'Abd-El-Aziz allant de Tanger à Rabat, se sont révoltés, ont fait prisonniers les officiers européens qui les commandaient et ont proclamé Moulaï Hafid leur sultan. Et sur un ordre apporté par cent cavaliers de celui-ci ils se sont mis en marche pour Fez, la capitale d'où le prétendant a chassé le souverain légitime. A Alcazar, une ville qui n'est séparée de Tanger que par la courte distance de cinquante milles, la garnison a tué ses officiers et s'est déclarée en faveur de Moulaï Hafid.

Ces défections réduisent à peu près à néant la puissance du sultan légitime, Abd-El-Aziz, et il s'ensuit que la France, que les délégués des puissances réunis à Algésiras ont chargée du rétablissement de l'ordre et de la sécurité dans le Maroc, tout au moins dans les ports ouverts au commerce étranger et les régions voisines, devra établir des relations avec le nouveau chef du pays.

Le gouvernement français s'est tenu soigneusement à l'écart de la querelle entre Abd-El-Aziz et son frère, et ses troupes n'ont appuyé ni l'un ni l'autre; mais aujourd'hui que la guerre civile paraît terminée par la défaite complète du sultan légitime, il ne peut guère faire autrement que de reconnaître Moulaï-Hafid comme le souverain du pays et le chef du gouvernement avec lequel il devra désormais traiter les affaires entre le Maroc et la France représentant les puissances.

Mais si le nouveau sultan, qui professe ne pas avoir de haine contre les étrangers et a déclaré antérieurement que l'occupation de Casablanca et d'autres ports ne devrait pas être tolérée, il réclamera l'évacuation des territoires occupés par les troupes françaises. Que fera le gouvernement français ? S'il estime qu'il ne peut renoncer à la mission dont l'ont chargée les puissances, il devra entamer une lutte contre le nouveau sultan et n'arrêter ses troupes que lorsqu'elles auront occupé la capitale, Fez, et peut-être réinstallé sur son trône le souverain dépossédé.

La France pourrait certainement réduire promptement Moulaï Hafid s'il se montrait agressif, mais l'entreprise n'en serait pas moins très sérieuse, et son expédition dans le Maroc prendrait alors des proportions qu'elle n'avait peut-être pas prévues en signant l'acte d'Algésiras.

Les événements qui vont se dérouler dans le Maroc seront suivis avec une profonde attention par toutes les puissances qui sont plus ou moins directement intéressées à ce qui se passe dans ce pays, car ces événements marqueront peut-être l'entrée de la question marocaine dans une nouvelle phase.

WEST END.

Le vaudeville qu'offre West End est des plus intéressants, et les numéros de Miller, le "Roi des Menottes", de Maizie Walker et George Williams qui jouent une petite saynète, "A lost treasure", de Lillian Lartigue, une soubrette de talent, et de Shéridan sont très applaudis.

Le concert de l'orchestre Lombardo et les vues du cinématographe sont très appréciés du public.

Mutations dans le corps diplomatique.

Washington, 16 juin—Les mutations suivantes ont été annoncées aujourd'hui au département d'Etat :

"M. John W. Garrett, du Maryland, second secrétaire à l'ambassade américaine de Berlin, est promu au rang de premier secrétaire.

"M. R. S. Hitt, de l'Illinois, secrétaire d'ambassade à Rome est nommé au même poste à Berlin et M. G. Drew du Massachussetts, troisième secrétaire à l'ambassade de St Pétersbourg est promu au poste de deuxième secrétaire à Berlin".

Revue des Deux Mondes.

15, rue de l'Université, Paris.

—SOMMAIRE DE LA—

Livraison du 1er juin 1908.

I.—La Politique Extérieure après Le Plébiscite, par M. Emile Ollivier, de l'Académie française.

II.—Conspirateurs et Gens de Police. — L'Aventure du Colonel Fournier et la Mystérieuse Affaire Donnadieu, troisième partie, par M. Gilbert Augustin Thierry.

III.—Aloyse Valérien, troisième partie, par M. Edouard Rod.

IV.—Paysages de Grèce.—II. Une Visite à Iphignénie. — L'Acro-Corinthe.—Au Pays de Schliemann.—Le 18 Août 1806.—Le Palais des Despotes, par M. Louis Bertrand.

V.—La Médecine, les Médecins et les Facultés de Médecine, par M. Charles Richet.

VI.—L'Evolution de l'Education au Japon.—Les Tendances Socialistes et Réactionnaires, par M. le comte Vay de Vaya et de Luskod.

VII.—Chronique de la Quinzaine, Histoire Politique, par M. Francis Charmes, de l'Académie française.

XII.—Bulletin Bibliographique.

Ouverture de la Convention Républicaine Nationale.

Convention Hall, Chicago, 16 juin — Les portes de l'immense salle qui pendant quelques jours servira aux délibérations de la Convention républicaine nationale se sont ouvertes ce matin à 10:30 heures pour donner accès au public.

Rien n'a été négligé pour donner à cette salle un aspect imposant qui souvent fait défaut aux locaux servant aux réunions de ce genre, et les premiers arrivants ont pu admirer à loisir la belle ordonnance de la salle dont la décoration simple et de bon goût frappe immédiatement le regard.

Douze mille sièges, en rangs serrés, occupent le vaste plancher, laissant seulement l'espace suffisant aux couloirs d'accès.

Une chambre réservée a été transformée en hôpital d'urgence, où quatre infirmières et plusieurs médecins se tiennent en permanence.

La question de la vice-présidence qui jusqu'ici n'a été que peu agitée soulève un intérêt particulier et les noms de plusieurs candidats sont mis en avant sans qu'il soit encore possible de déterminer avec quelque exactitude celui sur lequel s'arrêtera le choix de la Convention.

La délégation très nombreuse de l'Etat de New York est en faveur du représentant James Sherman, d'Utica, candidature qui sera probablement appuyée par les délégués de la Nouvelle-Angleterre.

Parmi les autres candidats probables à la vice présidence on cite les noms de l'ex-maire Seth Low, de New York; du secrétaire Cortelyou; du gouverneur Guild, du Massachussets; du gouverneur Sheldon du Nébraska, etc.

—Convention Hall, Chicago, 16 juin—La Convention républicaine nationale a été ouverte à 12:14 heures par M. New, président du comité républicain qui après avoir en quelques mots souhaité la bienvenue aux délégués a présenté à l'assistance le sénateur Burrows, qui remplira les fonctions de président pendant toute la durée de la convention.

En occupant le siège présidentiel le sénateur Burrows a pris la parole en ces termes :

"Messieurs les délégués :

"Un autre chapitre de notre histoire nationale sous l'administration républicaine, est sur le point de se clôre, et conformément à l'usage longuement établi du parti, cette convention de 980 délégués, choisis par l'électorat républicain de chaque Etat et Territoire dans les confins de la République, s'assemble en haut conseil pour soumettre le résultat de ses travaux à la revue critique du peuple américain et faire une nouvelle profession de foi du parti républicain.

"Il y a quatre ans la convention républicaine nationale après avoir soumis au peuple américain les résultats de la politique du parti, avait posé la candidature à la présidence et à la vice-présidence des Etats-Unis de MM. Theodore Roosevelt et Charles W. Fairbanks, qui furent élus par un vote populaire de 3,623,485 voix, record qui n'avait jamais encore été égalé par aucun parti politique depuis la fondation de ce gouvernement.

"En présence de ce vote de confiance il est nécessaire d'indiquer les résultats obtenus par le parti républicain pendant les quatre dernières années dans lesquelles il a détenu le pouvoir.

"Depuis la dernière convention républicaine, il y a quatre ans, notre population a augmenté de 81 1/2 millions à 87 1/2 millions, et pendant le même laps de temps 4 millions d'immigrants, accourus de toutes les parties du monde, ont été accueillis sous la protection de notre drapeau.

"La valeur de nos produits agricoles pendant ces quatre dernières années a augmenté de 5,917 millions à 7,412 millions; la production de l'or de 74 à 90 millions; celle du charbon de 314 millions à 420 millions de tonnes.

"Les dépôts dans nos banques nationales qui, en 1903, s'élevaient à un total de 9,553 millions de dollars ont atteint la somme fabuleuse de 13 milliards den 1907, c'est à dire une augmentation de 3 546 millions en quatre ans."

L'orateur après s'être longuement étendu sur l'activité déployée par les diverses industries, passe ensuite en revue le travail accompli par les départements d'Etat. Au sujet de la réorganisation de l'armée il s'exprime en ces termes :

"L'œuvre de réorganiser et d'augmenter l'efficacité de notre armée a été régulièrement poursuivie et à l'heure présente nous possédons une force militaire, capable non-seulement de maintenir l'ordre à l'intérieur, mais aussi de résister à toute attaque qui pourrait être dirigée contre nous.

"D'importants progrès ont été accomplis dans le développement de la Milice Nationale, comme aide de l'armée régulière des Etats Unis.

"Par une législation bien dirigée et grâce à l'activité déployée par le département de la Guerre, nos milices sont à l'heure présente et pour la première fois dans notre histoire, armées, équipées et organisées sur le même pied que les troupes régulières.

"Le département médical de l'armée a rendu d'immenses services en combattant la fièvre jaune. La disparition de cette dangereuse maladie de l'Isthme de Panama a seule rendu possible les travaux de percement du canal. L'armée a aussi été d'un grand secours au peuple de San Francisco lorsque cette ville a été dévastée par le tremblement de terre et par l'incendie.

"Notre marine a été augmentée si bien qu'aujourd'hui nous tenons le second rang parmi les puissances navales du monde, et notre escadre de cuirassés fait flotter triomphalement notre pavillon autour du globe, où partout elle est accueillie amicalement et comme une messagère de paix".

Parlant ensuite de la question du tarif le sénateur Burrows a ajouté :

"Le parti républicain est en faveur d'une révision de nos lois douanières, tout en assurant cependant une ample protection aux industries et aux ouvriers américains.

"Le 16 mai dernier la Chambre des Représentants a voté les résolutions suivantes :

"Il est résolu que le comité des finances est autorisé à obtenir toutes les informations nécessaires visant une révision intelligente des lois douanières des Etats-Unis."

Ces déclarations publiques faites à la veille d'une élection sont une assurance formelle que rien ne sera négligé par le parti républicain pour parvenir à ce but.

"L'œuvre de cette convention sera bientôt terminée. Le programme du parti républicain répondra aux vœux du peuple et les candidats choisis devront s'engager à l'exécuter. Ils devront avoir le patriotisme et la sagacité d'un Lincoln, la tenacité d'un Grant, la sagesse et la modération d'un McKinley et le courage d'un Roosevelt.

"Avec un tel programme et de tels candidats l'issue de la lutte ne peut laisser aucun doute.

"Le parti républicain soumet en toute confiance les résultats obtenus à l'approbation et au jugement du peuple américain, et sur cette nouvelle profession de foi demande l'appui du public."

Le sénateur Burrows a terminé son discours à 1:42 heure. Immédiatement après la Convention a procédé à l'organisation des sous comités, puis la séance a été levée jusqu'à demain à midi.

FAITS DIVERS.

Audacieuse tentative.

Ernest Rivière, l'électricien blessé par un des trois voleurs qui ont essayé de dévaliser le conducteur Dan Levy l'avant-dernière nuit, a été transporté chez lui hier matin, après avoir fait panser sa blessure à l'hôpital.

Les complices de Hy O'Dell, le bandit arrêté, sont toujours au large, mais la police compte les arrêter sous peu.

Le conducteur Levy a dit hier que les trois hommes s'étaient embarqués dans son car à l'intersection de l'avenue de l'Esplanade et du Pont du Bayou St-Jean. Arrivé rue du Canal près Solomon il s'est rendu près du registre pour en prendre le numéro, attendu qu'il faisait son dernier voyage.

L'un des hommes s'est alors avancé le revolver à la main et l'a sommé de lever les mains. Levy a promptement donné le signal à l'électricien Rivière. Celui-ci a vu Levy arriver vers lui, le bandit le tenant en joue.

C'est alors que les deux autres malfaiteurs se sont mis de la partie et qu'une lutte s'est engagée entre Rivière et le nommé O'Dell. Rivière l'a pris à bras le corps et a essayé de le désarmer.

Les deux hommes ont roulé à terre hors du car et un coup est parti.

Rivière a été blessé à la jambe, et son adversaire a reçu la balle dans le mollet.

Dans l'intervalle un second car est arrivé et l'électricien, John Holt, ainsi qu'un passager, John Bonneville, qui se trouvait dans le deuxième car, sont arrivés au secours de Rivière, et ont arrêté O'Dell en attendant l'arrivée de la police.

Les deux complices ont profité de la confusion pour prendre la fuite.

Réunion des Vétérans du régiment de Hood.

Les membres du régiment de Hood, dit des "Immunes", c'est à dire à l'épreuve de la fièvre jaune, se sont réunis hier dans la salle de l'Union Progressiste, à l'occasion du dixième anniversaire de leur entrée dans l'armée des Etats-Unis à l'époque de la guerre hispano-américaine.

C'est le 16 juin 1898 que le Congrès, par une loi spéciale, a admis le régiment fort de mille hommes que le colonel Hood venait de former à Covington, Louisiane.

Les recrues venaient de la Louisiane, du Mississipi et du Texas.

Une centaine de membres étaient présents à la réunion d'hier, la première depuis le licenciement du régiment.

Il y avait entre autres le capitaine M. H. Picard, de Jennings, Lne., le capitaine H. W. Miller, de la Nouvelle-Orléans, le caporal Richard Sessions, de Jackson, Miss., le major M. M. Boatner, de la Nouvelle-Orléans.

On n'a pu trouver l'adresse du colonel Duncan F. Hood, de New York, le commandant du régiment.

Il a été décidé d'organiser les survivants en une association permanente.

En faveur des courses.

Une délégation de néo-orléanais est partie hier dans deux cars spéciaux à 3 heures 15 de l'après-midi pour Baton Rouge, où elle sera entendue par les trois comités judiciaires siégeant conjointement pour discuter la question des courses.

Deux bills sont soumis à l'assemblée. L'un, le bill Locke, qui a été voté par la Chambre, supprime virtuellement les courses. L'autre, le bill Cordill, tend à la règlementation des courses par une commission.

La délégation de la Nouvelle-Orléans appuiera ce dernier bill. Elle est composée de membres de la Ligue de Saine Législation organisée par de notables citoyens et dont M. Théodore Grunewald est le président.

M. Albert Godchaux est à la tête de la délégation, et il est accompagné à Baton Rouge par MM. W. H. Liebe, Sol Wexler, Artens Del Orto, A. B. Wheeler, W. P. Salter, J. J. Frawley, M. Abrahams, Alfred Hiller, J. Lowengardt, Justin Denechaud, B. C. Casanas, Louis Ed. Valloft, U. J. Virgin, Chas B. Stroudbach, M. L. Pickel, John Grote, Sutter et Van Horn, G. A. Camois, T. M. Walker, Thos. F. Cunningham, J. A. Legendre, Theodore Grunewald, Peter Fabacher, A. J. Miotou, Albert Tujague, A. Aschaffenburg, Albert Fabacher, W. C. Soria, Anthony Fabacher, Gus. Pitard.

Des lettres et des télégrammes invitant le comité conjoint à préserver les courses ont été adressés en grand nombre à M. Barrett, vice-président du sénat.

A la Seconde Cour criminelle de Cité.

Joe Untz, accusé d'avoir attaqué Louis Boutillier avec un révolver dimanche dernier à Milneburg, a été mis sous caution de $500.

Sadie Green, accusée d'attaque et voies de fait sur la personne de Lucile Roberts, au numéro 404 de la rue N. Marais, a été mise sous caution de $250.

John Hield, accusé d'attaque et voies de fait sur Chas Vinet, rue Bourgogne, 421, n'a pu fournir une caution de $250 et a été maintenu en prison.

Morris Heyman, qui tient un restaurant à l'angle des rues Douane et Franklin, accusé de port d'arme cachée, a été acquitté.

Convention à Shreveport.

Des notabilités commerciales de la Nouvelle Orléans au nombre d'une vingtaine partiront jeudi soir dans un car spécial pour Shreveport, où s'ouvre vendredi la convention dite de l'amélioration de la Rivière Rouge.

La délégation, à la tête de laquelle sera M. M. J. Sanders, appuiera le projet d'amélioration de la navigation de la Rivière Rouge de tout son pouvoir et prendra part aux travaux de la convention. M. Sanders y prononcera un des plus importants discours.

Ventes inscrites au bureau d'aliénations.

Jos. Doriocourt à Will. J. Morgan, portion, St Bernard, White et Castiglione, $500.

L'acquéreur au vendeur, même propriété, $750.

Francis D. Charbonnet à Jos. Morell, terrain, Robertson, Claiborne, Clouet et Louisa, $375.

Albert Duccombs à Louis Bouchez, 2 terrains sur la rive gauche de Bayou St. John entre Dumaine et Carollton, $800.

Mme Margaret C. Roche à Mme Josephine Munsch, terrain, St. Thomas, Rousseau, 2nd et 3me, $2,000

Isaac B. Rennyson à Mme Annie U. Cooper, terrain, White, Onzaga, Lapeyrouse, N. Broad, $2,500.

Hy E Coyle à Cicero A. Ramsay, terrain, Clara, Milan, Magnolia et Marengo, $500.

Même au même, 2 terrains, même filet, $1,000.

Louis P. J. Adams à Hy Berle, 2 terrains, Gayoso, Dupré, Tulane et Gravier, $2 900.

BASE BALL.

New Orleans, 3; Mobile, 1.

Disparition de M. Louis St Clair.

M. Louis St Clair, co-propriétaire du café à l'enseigne de "The Mecca" situé dans la rue Gravier près de la rue Carondelet, a quitté la ville samedi dernier, et on ne l'a pas vu depuis.

Avant de partir il a pris dans le coffre-fort $560 qui lui appartenaient.

Dans une lettre portant la date de samedi et mise à la poste à la Nouvelle-Orléans il dit à son associé, Mike Rooney, de disposer de son mieux du café et de remettre ce qui lui reviendra à sa femme.

M. St-Clair devait rejoindre samedi soir sa femme à la fête des Elks. Il a quitté le café vers six heures et demie et il a disparu depuis.

M. Rooney déclare que rien dans leurs affaires ne pouvait motiver la détermination de M. St-Clair.

Mme St. Clair a attendu vainement son mari aux Fair Grounds samedi soir, et c'est très inquiète qu'elle a été conduite par des amis à son domicile, rue Chestnut près Pleasant.

Jugement dans l'affaire Letten-Reid.

Le juge St. Paul, de la cour civile de district, a rendu une décision hier dans le procès intenté par M. John Fitzpatrick, percepteur de taxes, à Virginia Reid, Charles Letten et Georgia Campbell, pour recouvrer une partie de l'argent volé par le dit Letten, qui était employé de M. Fitzpatrick.

Le juge St-Paul a déclaré qu'il n'y avait pas lieu à procès, attendu qu'il n'était nullement prouvé que Letten avait remis de l'argent volé à Virginia Reid, que Letten le disait mais ne pouvait être cru, même sous serment.

Appel sera fait à la cour suprême de l'état.

CREVASSES PROFONDES

D'Eczema — On Pouvait y Mettre Un Crayon d'Ardoise — Terrible Etat des Mains—Maladie Défie Remèdes et Prescriptions — Souffre Sept Ans.

TROUVE GUERISON RADICALE EN CUTICURA

"J'eus un eczéma aux mains pendant près de sept ans et j'employai en ce temps plusieurs remèdes ainsi que des prescriptions de médecins et de pharmaciens. Mes mains étaient tellement malades que je pouvais mettre un crayon d'ardoise dans une des crevasses et qu'une règle placée sur la main ne touchait pas le crayon. J'employa. ——, ——, —— Lotion pour la Peau —— Remède et autres extérieurement, mais je ne pris aucun remède interne, et quoique je fusse quelque peu soulagé par certains, aucun ne me fit autant de bien que la première boîte d'Onguent Cuticura. Mes mains furent parfaitement guéries après que j'eusse fait usage de deux boîtes d'Onguent Cuticura et d'un Savon Cuticura. Je les ai maintenant à la main pour le bâle etc., et je me sers du Savon Cuticura pour me raser. J'aurais beaucoup plus à dire à l'égard de ma guérison mais je ne veux pas vous prendre plus de temps. William H. Dean, Newark, Del., 28 Mars, 1907."

ENFANT SOUFFRIT

De Plaies aux Jambes. Guéri en Deux Semaines par Cuticura.

"Ma petite fille souffrit de plaies aux jambes tout l'été dernier. Ses pieds étaient malades aussi, et elle ne pouvait pas se chaussér. Je croyais qu'elle s'était empoisonnée en passant sur de la mauvaise herbe mais le médecin dit qu'elle avait un eczéma. J'essayai plusieurs remèdes sans la guérir. J'envoyai chercher alors du savon Cuticura et de l'Onguent Cuticura qui la guérirent en deux semaines. Cuticura est ce qu'il y a de mieux à mon avis pour toutes sortes de plaies et j'espère que jamais je n'en manquerai. Mme Gertie Langblin, Ivydale, O. Vie., 25 Avril, 1907."

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 115 Commencé le 5 Février 1908

BELLE AMIE

GRAND ROMAN INEDIT

PAR PAUL ROUGET

QUATRIÈME PARTIE

LES SACRIFIES

IX

LE DUEL

Suite.

..A ce jeune homme que les déclarations de Gilberte eussent dû excuser en partie aux yeux de Claude ?

Celui-ci était assez juste, assez loyal pour reconnaître que la faute de son adversaire ne devait pas de sa part faire naître une telle haine.

..Un tel désir de vengeance.

..Il y avait là quelque chose de singulier, quelque chose d'inexplicable.....

.....

Le lendemain matin, à l'heure fixée, les adversaires se rencontraient sur le terrain choisi.

C'était dans une vaste propriété, plantée d'oliviers et, de tous côtés, enclose de hauts murs.

Une clairière se trouvait au milieu de cette propriété, qui dominait la vallée du Paillon.

On jouissait là d'une vue admirable sur cette vallée; puis, plus loin, sur l'Observatoire, le Mont-Boron et le rocher du Château, qui profilaient leurs altières silhouettes sur le satin presque toujours merveilleux du ciel de Nice.

Claude, à l'arrivée avait échangé avec son adversaire un coup d'œil. Et dans son regard il s'était efforcé de traduire une haine mortelle.

..Une haine que.... chose de plus en plus étrange.... il n'éprouvait pas.... qu'il ne pouvait pas éprouver à l'égard de cet homme.

Goutal-Liraud n'avait pas été sans remarquer l'hostilité visible, la provocation de ce regard.

..Sans lire au fond de ces yeux le désir ardent de tuer.

Et il avait répondu par le même regard scéré.

Ç'avait été entre eux, en silence, comme une première, comme une tragique passe d'armes.

Les deux adversaires furent placés l'un en face de l'autre.

Ils engagèrent le fer.

Et tout de suite, les témoins, à l'attitude de combattants, comprirent que la lutte serait sans merci.

Tous deux attaquèrent et parèrent d'abord avec la même fougue, la même maëstria.

Puis il sembla que Claude Daulieu s'énervait.

Ses coups parurent à ses témoins plus fougueux, plus téméraires, plus imprudents aussi.

Il se découvrait, faisait, quant à la défense, des fautes visibles et dont ses témoins s'alarmaient.

Et soudain, sur un coupé dégagé il se fendit à fond.... et son épée effleura l'épaule de Goutal-Liraud.

Les témoins eurent une sourde exclamation d'effroi. Dans cet élan fou qui l'avait emporté, qui l'avait jeté en avant, le malheureux Claude s'était enferré sur l'épée de son adversaire, pointée en face de lui, et qui venait de pénétrer de quinze centimètres dans sa poitrine.

Ses bras battirent l'air pendant une seconde.... Ses mains laissèrent tomber son arme. Il chancelait.

Les témoins s'élancèrent avec des exclamations d'effroi.

Ils arrivèrent juste à temps pour le recevoir dans leurs bras et pour l'entendre exhaler dans une plainte :

—Mes pauvres amis..... je suis bien touché.... je le sens.. et je crois que j'ai mon affaire.

Il pâlissait de seconde en seconde, il devenait livide. Et ses paupières battaient précipitamment pendant que sa bouche s'ouvrait comme pour un appel d'air.

..D'air qui manquait brusquement à ses poumons.

Il tentait encore de parler. Vainement. Les mots ne sortaient plus de sa bouche. On n'entendit que quelques sons indistincts, inarticulés.

Quelques secondes plus tard, on l'étendait sur l'herbe, évanoui.

Et le docteur qui se penchait et examinait l'effroyable blessure, murmurait sur ton apitoyé :

—Ah ! le malheureux !.... le malheureux !

X

LA RÉPARATION

Cette syncope dura longtemps.

Claude avait été transporté très doucement et avec tous les ménagements possibles dans la maison de cet ami du baron Sans Souci qui avait mis sa propriété à la disposition des adversaires.

Le médecin, dès tout à l'heure, sur le terrain, avait déclaré :

—Le poumon droit est traversé, il n'y a rien à faire.

Les témoins s'étaient regardés avec angoisse.

Dambrun même exclamait :

—Ce n'est pas possible, docteur.... un tel malheur serait par trop épouvantable !

—C'est ainsi que je vous le déclare, avait repris le praticien.

Néanmoins, il prodiguait ses soins au blessé en disant :

—Vraisemblablement, il sortira un moment de cette syncope, mais il vaudrait peut-être mieux pour lui que la mort l'emportât ainsi; elle lui éviterait au moins toute souffrance.

Dambrun, affolé, agitait machinalement ses grands bras d'un geste tragique et désespéré.

Vraiment, ce n'était pas drôle ce qui arrivait !

Ce pauvre Daulieu qui, tout à l'heure, était plein de vie et qu'il voyait là, maintenant, livide sur un lit où, d'un moment à l'autre, il allait rendre le dernier soupir.

Non.... ne l'avait-il pas déclaré à son ami, jamais l'architecte n'avait prise cette façon de venger son honneur en se battant avec celui qui y avait porté atteinte. Et, comme il avait raison en formulant cette objection: si tu étais blessé toi, l'outragé dans cette rencontre....tu trouverais ça juste ! Non seulement Claude était blessé, mais cette blessure était mortelle.

Si seulement Claude Daulieu l'avait écouté la veille lorsque, avec sa franchise habituelle, il lui faisait part de sa façon de penser ?

S'il avait reconnu la justesse de son raisonnement !

S'il s'était décidé à obtenir justice d'une autre façon !

Il n'eût pas été là à cette heure.

..Cloué sur ce lit de souffrance qui allait être un lit de mort ?

Avant de quitter le terrain, Goutal Liraud s'était approché de son adversaire et il avait manifesté un très sincère regret de ce dénouement tragique.

N'ignorant pas—puisque Daulieu l'en avait fait prévenir par ses témoins — les sentiments de son adversaire il avait, certes, serré son jeu autant qu'il l'avait pu, mais surtout au point de vue défensif. Il ne comprenait pas comment, par quelle imprudence ou quel faux mouvement, le malheureux Daulieu avait pu se jeter comme il l'avait fait sur son épée.

Ses témoins, d'ailleurs, d'ailleurs, étaient exactement de son avis.

Goutal n'avait certainement rien commis de répréhensible.

Sa loyauté, sa correction n'était point douteuses.

Aucun reproche ne pouvait lui être adressé.

L'ingénieur, à un certain moment, s'était énervé, s'était affolé et en voulant porter un coup mortel à son adversaire, il s'était lui-même enferré sur son épée.

Cet énervement, tous les assistants, sans aucune exception, l'avaient parfaitement remarqué.

Tous partageaient donc le même avis.

Et ils l'avaient exprimé à mi-voix autour du malheureux blessé qu'on emportait.

Philippe se taisait.

Pour lui, depuis longtemps, la science des armes, si compliquée qu'elle fût, n'avait plus de secrets.

Il avait parfaitement vu ce qui s'était passé.

Et son cœur s'était serré.

Mais cette constatation qu'il avait faite, il la garda pour lui.

Il s'était, avec le médecin et Dambrun, installé au chevet du pauvre blessé qu'il ne quittait pas.

Tout à coup, il se tourna vers l'architecte.

—Dites-moi, monsieur ?

Et celui-ci qui, avant le duel, avait entendu Claude Daulieu donner son titre au baron :

—Monsieur le baron ?

—Nous avons, il me semble, à remplir un devoir urgent.

—Qui consiste ?....

—Qui consiste à prévenir la femme de notre pauvre ami.

—Ah ! mon Dieu, murmura le gros garçon dont le visage tour à tour devenait très rouge et très pâle.... c'est vrai.... on est là